



HAL
open science

Le discours régionaliste dans le “ Politecnico ”. Réalité historique ou mythe culturel ?

Vincent d’Orlando

► **To cite this version:**

Vincent d’Orlando. Le discours régionaliste dans le “ Politecnico ”. Réalité historique ou mythe culturel ?. Italiques, 1989. hal-02283416

HAL Id: hal-02283416

<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02283416>

Submitted on 10 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vincent d'Orlando

Le discours régionaliste dans le « Politecnico ». Réalité historique ou mythe culturel ?

(article publié in *Italiques* n°9, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris III, octobre 1989, p. 9-24)

Au sortir de la guerre, alors que l'Italie soigne ses plaies et réapprend à penser l'avenir, un journal entend apporter sa pierre à l'édifice de la reconstruction. « Il Politecnico » a un projet simple mais ambitieux qui a été largement étudié par la critique¹. Il s'agit de guérir le monde par où il a péché : sa culture, incapable d'empêcher les horreurs de la guerre.

D'où la mise en place d'un discours généreux quoique maladroit, universel dans sa visée mais empêtré dans des réflexions contingentes, un discours qui secrète ses propres interrogations mais refuse d'y répondre.

À bien des égards, « Il Politecnico » se présente comme une tribune ouverte, revendiquant ses hésitations et son manque de rigueur². C'est pour lui, semble-t-il, la condition nécessaire à la naissance d'une nouvelle culture, une vérité humble surgissant du chaos d'un monde en ruine.

Arborant la bannière de l'éclectisme, préconisant une recherche polymorphe et circulaire, « Il Politecnico », durant ses deux années de vie³, va tenter d'aborder toutes les grandes questions de cette « idéologie de la reconstruction » dont parle Romano Luperini⁴. Ainsi s'opère une division des tâches entre les membres de l'équipe rédactionnelle⁵. La multiplicité des intérêts du « Politecnico » est à l'image de son directeur, Elio Vittorini, homme curieux de tout, de questions plus que de réponses selon l'heureuse formule d'Italo Calvino. Des nombreuses pistes battues par le journal, peu furent menées à leur terme pour des raisons désormais bien analysées⁶.

¹ Citons en particulier *Il progetto Politecnico* de Marina Zancan (Marsilio, 1984) ou « Che cos'è stato il Politecnico ? » in *Dieci inverni* de Franco Fortini (Feltrinelli, 1957).

² Il n'est qu'à voir, à ce propos, la mise en page du journal, éclatée et désordonnée, que la pénurie d'encre et de papier des années 45-47 ne saurait expliquer totalement.

³ « Il Politecnico » publie son premier numéro le 29 septembre 1945, au prix de 12 lire (soit à peu près le salaire horaire moyen d'un ouvrier de chez Fiat). Une première phase voit se poursuivre une parution hebdomadaire, jusqu'au numéro 28 daté du 6 avril 1946. Puis, de mai 46 à décembre 47, le journal sortira sous une formule mensuelle.

⁴ *Gli intellettuali di sinistra e l'ideologia della ricostruzione nel dopoguerra*, Ed. di ideologie, 1971.

⁵ Autour de Vittorini, directeur du journal, les signatures les plus fréquentes sont celles de Franco Fortini pour les questions de littérature, de Ferrata, Preti, Succi et Calamandrei pour les articles philosophiques et scientifiques, présentés toujours dans un souci pédagogique et encyclopédique. Vittorini se réserve les interventions de type théorique ou polémique concernant la fonction du « Politecnico » dans l'élaboration d'une nouvelle culture ; ce que nous pourrions appeler un métadiscours justificatif.

⁶ Qu'il s'agisse du « lâchage » du PCI, suite à la polémique restée célèbre entre Togliatti et Vittorini, ou du climat de défiance et de découragement consécutif à la fin des illusions (47-48), la mort du « Politecnico » s'inscrit dans un contexte idéologique que Vittorini regrettera plus tard de ne pas avoir combattu de l'intérieur : « Je me réfère au contentieux que nous avons eu avec les professionnels de la politique. Nous avons lâché prise trop vite. Nous avons dit : les politiciens ne nous comprennent pas, nous ne pouvons pas être d'accord avec eux. Il y avait donc chez nous une inclination à nous retirer. Plutôt que de mener le combat à fond, on a préféré couper les ponts. C'est la vieille distinction entre culture et politique qui a prévalu (...). Nous avons raté l'occasion de dire aux hommes politiques : nous aussi nous sommes des « politiques » (...). Nous avons accepté d'être seulement des « culturels » et c'est ainsi que nous nous sommes exclus de nous-mêmes », entretien avec Michele Rago, « Contemporaneo », 1965.

Il reste néanmoins une série de champs culturels dont la complémentarité, loin d'être évidente à une lecture linéaire, apparaît lors d'une approche plus thématique. Marina Zancan, dans l'ouvrage déjà cité, a essayé de mettre de l'ordre dans les différents problèmes traités par le journal⁷.

Parmi le grand nombre des thèmes abordés, le discours sur la région est particulièrement intéressant, car il s'inscrit dans un style journalistique propre au « Politecnico » et dont on pourrait donner la définition suivante : il s'agit d'un « journalisme référentiel ». Chaque sujet étudié n'a de valeur que comme illustration, preuve d'un discours théorique qui est anticapitaliste sur le plan économique et politique, et antiidéaliste sur le plan philosophique et culturel.

Ainsi les *incipit* non signés mais dont le style si caractéristique – simplicité extrême, recours systématique à l'anaphore, à l'anadiplose – désigne Vittorini, sont-ils d'une certaine manière interchangeables car ils introduisent l'article à venir en s'attachant surtout à ce qui ne s'y trouve pas directement, à savoir ces grands thèmes obsessionnels et fondateurs d'un discours de gauche : l'injustice, la misère ou le déséquilibre dans le développement des régions.

Si bien que le discours oscille toujours entre le souci du détail, le document, et le vertige de l'universel. D'où une réflexion en abîme, aux différents niveaux d'interprétation. C'est ce qui crée la difficulté, pour le critique préoccupé d'organisation rationnelle et d'étiquetage définitif : un article du « Politecnico », dans sa structure réductrice, porte en lui le journal entier.

Cette technique particulière trouve une application parfaite dans la rubrique qui nous intéresse. Il est clair que dans le contexte de ces années de l'immédiat après-guerre la question régionale devient un sujet dominant pour une série de raisons politiques et culturelles. Avoir combattu le fascisme, c'est aussi avoir lutté contre son centralisme excessif et sa conséquence idéologique : la négation de la notion d'identité régionale sacrifiée au profit d'une italianité revendiquée jusqu'à la vénération.

Pour réparer ce mal, « Il Politecnico » va puiser dans ce terreau idéologique dont nous parlions, enraciné à gauche, et il va développer un discours régionaliste qui s'organise autour de différentes strates référentielles, historiquement connotées.

Il y a d'abord, souvent mis en avant et rappelé au lecteur, l'héritage des travaux de Carlo Cattaneo⁸. Maître à penser d'une démarche culturelle pluridisciplinaire, le penseur milanais est aussi un précurseur de la réflexion régionaliste. Le journal de Vittorini publiera d'ailleurs, dans le numéro 26 consacré en partie aux 5 journées milanaïses de 1848, de larges extraits des *Notizie civili e naturali sulla Lombardia* écrites en 1839 et censurées par l'occupant autrichien. Déjà, par conséquent, le discours sur la région est synonyme d'opposition politique au centralisme, qu'il soit autrichien ou, près d'un siècle plus tard, fasciste.

⁷ Son découpage a le mérite d'exister, mais il a l'inconvénient d'introduire du sens là où son absence même peut sembler signifiante car elle rend compte d'un espoir, d'une démarche instinctive et libertaire fidèle à l'œuvre entière de Vittorini. Pour l'hebdomadaire, Zancan dégage 4 grandes têtes de chapitre : 1) les problèmes sociaux, économiques, politiques et historiques 2) le système littéraire 3) les autres arts (peinture, architecture, sculpture mais aussi bande dessinée) 4) philosophie et science.

⁸ Après l'éloge (n°1), sous la plume probable de Vittorini, du journal de Cattaneo (« L'autre Politecnico se publiait à Milan, de 1839 à 1845, et, à nouveau, après 1860, lors de la plus belle période de culture et de science de toute l'Europe de l'époque »), c'est Giansiro Ferrata (n°23) qui se charge, dans la rubrique encyclopédique du journal, de présenter aux lecteurs l'historien milanais. Le discours se complètera trois semaines plus tard par de larges extraits d'écrits de Cattaneo.

La réflexion régionaliste reprend naturellement au moment où le pays se libère⁹. Il résulte des nombreux travaux des historiens sur la question que la notion de région, si riche d'un point de vue culturel et affectif depuis l'époque du Risorgimento, se heurte, sur le plan de sa concrétisation politique, à une série de contradictions apparemment inextricables¹⁰.

Ainsi, durant la Résistance, affleurent lors des discussions les deux grandes thèses issues de l'expérience unitaire du 19^{ème} siècle. La thèse libérale est favorable à un centralisme fort et contrôlé car, au vu des enseignements de l'histoire, il semble que c'est par l'action dirigiste du Piémont que le pays s'est uni. Sans cet autoritarisme parfois chèrement payé par le Mezzogiorno, le Sud du pays, aux mains de pouvoirs locaux réactionnaires, aurait refusé de participer à l'aventure unitaire. L'inégalité structurelle de l'Italie est donc un mal nécessaire que résoudra naturellement le progrès général de l'économie. Le Nord tirera le Sud jusqu'à lui. La thèse marxiste, en revanche, voit dans le centralisme politique une atteinte grave à une véritable démocratisation décisionnelle du pays. Refuser l'autonomie régionale, c'est affirmer la mainmise politique d'une élite de classe¹¹. La réflexion régionaliste du « Politecnico » s'inscrit logiquement dans cette seconde direction. La question de la région devient rapidement, par le jeu de l'amalgame et du discours circulaire dont nous avons parlé, prétexte à une condamnation plus globale du système libéral et capitaliste.

C'est assez naturellement que, bien vite, la question régionale va tendre à se confondre avec la question méridionale, et ce autour d'une réflexion sur la dramatique inégalité du pays, entre un Nord prêt pour l'industrialisation et un Sud enclavé dans une situation féodale.

Il n'est qu'à voir le corpus des articles régionalistes du « Politecnico » pour constater la prédominance de ceux ayant le Mezzogiorno pour objet. En tête, par la fréquence des reportages qui leur sont consacrés, on trouve les Pouilles et la Sicile, deux entités régionales dont les problèmes spécifiques permettent au « Politecnico » de développer son discours social et politique habituel, un discours qui cherche, sous la réalité crue du reportage, la vérité plus complexe du système.

Ainsi, plusieurs numéros du journal traitent-ils des Pouilles¹². La condamnation politique d'une situation archaïque se lit sous la dimension documentaire. Lorsque le frère d'Elio Vittorini, Ugo, aborde dans un article le problème crucial de l'eau¹³, il condamne en réalité une organisation économique et sociale qui empêche la valorisation des terres. L'exploitation des journaliers est si forte et les profits que les propriétaires tirent de leurs domaines sont si importants que cela les dissuade de valoriser leurs propriétés par une irrigation plus performante. La richesse quantitative rend inutile toute recherche efficace d'un rendement meilleur.

Le même numéro présente un autre article d'Ugo Vittorini dans lequel il décrit, avec un misérabilisme mal contrôlé, la vie d'une région des Pouilles immuable depuis des siècles¹⁴. C'est bien le système féodal sur lequel repose la vie des paysans, serfs misérables d'un maître

⁹ Parmi la bibliographie imposante traitant du problème régional italien, nous conseillons en particulier deux ouvrages qui ont le mérite de faire le point avec clarté sur la période qui nous intéresse, par une approche à la fois historique, politique et constitutionnelle : *Dal regionalismo alla Regione*, sous la direction d'Ettore Rotelli, Il Mulino, 1973 ; *Regioni e Stato dalla resistenza alla costituzione*, Actes du congrès de Milan, Il Mulino, 1973.

¹⁰ N'est-il pas significatif, d'ailleurs, que l'Italie doive attendre 30 ans pour voir appliquer les articles de sa constitution concernant l'autonomie régionale ?

¹¹ On perçoit aisément le réseau référentiel qui nourrit cette thèse, des écrits de Genovesi et Fortunato jusqu'aux positions gramsciennes sur la nécessité d'une classe dirigeante non plus importée mais produite par le Sud.

¹² N°1, 3, 9, 35, 36

¹³ « L'acque delle Puglie », n°1

¹⁴ « Il Ducato di Montaltino », ibid

absolu, qui est en cause. De même Vittorini décrit-il l'esclavagisme moderne que représente l'exploitation quotidienne des « braccianti »¹⁵.

On perçoit la démarche du journal : en partant de documents sur les conditions d'existence des paysans des Pouilles¹⁶, il s'agit en fait d'aboutir à un discours de plus ambitieuse portée sur une situation viciée, le capitalisme agraire, qu'il convient d'assainir par la révolution sociale.

L'« alibi du réalisme »¹⁷ agit alors comme caution politique. La théorie n'a de sens que si elle est nourrie par une enquête sur le terrain. Ces articles, du reste, hésitant entre un naturalisme transparent et un certain goût pour la belle page littéraire, plaisaient beaucoup aux lecteurs du « Politecnico », en majorité ouvriers et petits bourgeois citadins. Ils y trouvaient une ouverture exotique sur une réalité nationale qu'ils étaient avides de connaître, après la poésie du camouflage opérée, en partie avec succès, par le pouvoir fasciste.

Cette soif du réel est l'élément essentiel de la culture italienne de gauche de l'après-guerre, après les « méfaits » de l'idéalisme et d'une littérature de l'évasion. Le journal invite d'ailleurs ses lecteurs à participer à cette redécouverte de la réalité. Il lance dans le numéro 11 un appel aux témoignages de tous ceux qui, en parlant de leur région ou plus modestement de leur village, veulent aider à la constitution d'un portrait réel de l'Italie, « en dehors de toute rhétorique ou légende »¹⁸. Les meilleurs articles doivent être publiés et récompensés.

La grande utopie d'une culture démocratique, venue d'en bas, trouve dans la question régionale son expression la plus évidente. C'est de la somme des expériences issues d'horizons divers que doit naître une nouvelle identité nationale, dans le respect et l'intérêt réciproques des particularismes régionaux.

Le problème sicilien, comme celui des Pouilles, est significatif de ce désir de concilier l'unité et le tout. En plus de réflexions qui rejoignent celles déjà analysées sur la misère méridionale comme conséquence d'un système structurellement vicié¹⁹, la question sicilienne oblige le « Politecnico » à affiner sa position sur un problème d'actualité en 1945 : quel statut convient-il de donner à l'île ?

Influencé par le grand débat qui agite les milieux politiques dans ces années d'après-guerre, le « Politecnico » s'aligne sur la conception communiste alors dominante. Il faut refuser le séparatisme sicilien car il n'est que l'expression d'une revendication réactionnaire ; celle des

¹⁵ « La vendita dei cozzali », n°3

¹⁶ Le titre d'un article du n°9 est on ne peut plus clair à ce sujet : « Vita d'ogni giorno nei paesi delle Puglie », par Ugo Vittorini.

¹⁷ Carlo Salinari

¹⁸ La citation mérite d'être entièrement mentionnée : « Le Politecnico pense avoir pour devoirs fondamentaux de faire connaître aux Italiens l'Italie, en dehors de toute rhétorique et légende, et d'amener les Italiens à s'occuper de leur terre, de ses misères et de ses ressources, des injustices qui s'y perpétuent et des humbles et profondes énergies qui attendent d'y travailler. C'est pourquoi le « Politecnico » a déjà parlé de la Sicile, des Pouilles, de la Ligurie, de Naples et qu'il en reparlera, comme il parlera bientôt des faubourgs de Rome, de Comacchio, de Niguarda à Milan et, petit à petit de toutes les villes et les campagnes d'Italie. Mais à présent, vous, lecteurs, êtes invités à collaborer à ce devoir fondamental pour la préparation d'une nouvelle culture ».

¹⁹ Citons les articles sur le latifundium comme ceux du n°12 (« Primo incontro col latifondo » par Sebastiano Vittorini, le père d'Elio) et du n°35 (« Il latifondo siciliano » par Silvio Menicanti) non exempt d'accents dignes de la plus pure tradition du romantisme socialiste comme le montre cette description des grands propriétaires terriens : « Hommes, animaux et terres, tous en Sicile souffrent et se consomment sous l'effet de la politique scélérate des propriétaires qui, satisfaits de dépenser leurs rentes à Palerme, Naples ou Rome, ne se préoccupent pas le moins du monde des hommes et des choses, sauf pour leur sucer le sang et la sève afin d'alimenter leur amour du luxe et de l'oisiveté ».

groupes sociaux, aristocratie terrienne mais aussi petite bourgeoisie vassalisée, qu'une révolution économique et politique venue du continent inquiète.

Le journal indique clairement son désir de voir la Sicile rattachée au mouvement vers le progrès qui doit porter le pays tout entier. Deux articles dénués de toute ambiguïté expriment cette opinion unitaire. Le premier²⁰, anonyme mais au style très vittorinien, témoigne de la volonté de concilier le respect des différences et l'universalisme des intérêts. Il illustre bien, de fait, la position de principe du journal sur la question régionale, certes généreuse dans son projet d'ensemble mais vide quant aux solutions avancées :

L'effort progressif du peuple italien ne pourra être complet et totalement **vital**²¹ s'il n'entraîne pas dans son mouvement toutes les **parties de l'Italie** et, en même temps, s'il ne prend pas appui sur toutes les **parties de l'Italie**. Je veux dire qu'il n'y aura pas un progrès italien s'il n'y a pas en Sardaigne un progrès sarde **particulier** et en Sicile un progrès sicilien **particulier** (...). La question du progrès en Sicile ne sera donc pas d'atteindre un alignement de la Sicile sur les autres régions avancées de l'Italie, mais de vaincre les obstacles **particuliers** qu'il faut vaincre, de dépasser les conditions **particulières** qu'il faut dépasser et de faire valoir les qualités **particulières** qu'il faut faire valoir, et ce à l'intérieur du système du progrès italien qui, à son tour, ne peut avoir lieu qu'à l'intérieur du système du progrès de tous les pays du monde. »

Cette longue citation, riche en syntagmes vittoriniens, exprime bien cette poétique du glissement qui porte le discours d'une référence précise, la Sicile, à un universalisme revendiqué : tous les pays du monde. C'est là une marque évidente de l'approche que Vittorini a su donner à son journal : la région, mais aussi le village, la ville, n'ont de sens que comme métaphore du monde²². La situation italienne doit être étudiée pour comprendre les grands mécanismes qui font fonctionner la planète entière. La question régionale participe de ce cosmopolitisme constant qui caractérise le « Politecnico ». Certains titres sont sur ce point très éloquentes : « Capitalisme : dans les Pouilles et en Amérique » (n°1) ; « Pouilles médiévales et Etats-Unis progressifs » (n°3) ou, suivant une démarche inverse, de l'universel au particulier : « Les Pouilles sont aussi notre village ». Nous sommes les autres et les autres sont nous. C'est cette vérité fondatrice qui justifie les « enquêtes-quêtes » du « Politecnico » sur les régions italiennes.

Si Vittorini, comme directeur du journal chargé d'expliquer la philosophie du « Politecnico », justifie ce passage constant à l'universalité, d'autres journalistes s'attachent, dans un souci pédagogique toujours présent, à analyser « scientifiquement » les raisons des inégalités entre les régions.

Ainsi, encore à propos du séparatisme, Manlio De Angelis, dans le numéro 6, établit-il un lien entre les revendications indépendantistes qu'exprime une partie du peuple sicilien, encouragée en cela par les grands propriétaires terriens, et les conditions de vie ainsi que la culture particulière des Siciliens. En effet, depuis l'expérience traumatisante du Risorgimento, l'Etat central (piémontais puis romain), apparaît comme symbole de violence et d'arrogance pour le peuple paysan. D'où la tentation de briser une tutelle source de charges et de contraintes. C'est le gouvernement italien qui est responsable de cette incompréhension. C'est donc à lui, explique De Angelis, d'entraîner un dialogue qui débouche sur une politique non plus d'assistance ponctuelle, mais de soutien actif et cohérent. Le problème sicilien se résume

²⁰ « Sicilia non separatista, ma umiliata e offesa » (n°2)

²¹ Nous soulignons les signes du style vittorinien, comme l'utilisation de l'anaphore et la recherche d'un ton démonstratif et, à un niveau conceptuel, l'idée de vitalisme et la confusion constante, chez Vittorini, entre Sicile et Sardaigne car, d'une certaine manière, les titres de ses deux œuvres les plus connues, *Voyage en Sardaigne* et *Conversation en Sicile* (1933 et 1936) sont interchangeables.

²² Rappelons la célèbre conclusion de *Conversation en Sicile* : « Pour éviter toute équivoque ou tout malentendu, je tiens à avertir que, de même que le protagoniste de cette *Conversation* n'est pas autobiographique, la Sicile qui l'encadre et l'accompagne n'est Sicile que par aventure ; seulement parce que le nom Sicile sonne mieux à mes oreilles que le nom Perse ou Venezuela. »

en réalité à un problème économique et social qui trouve son origine dans la situation agraire. C'est le latifundium qui est la cause du désespoir du peuple sicilien. Il doit donc être supprimé. Une fois de plus, la solution est politique et anticapitaliste. La concentration des richesses est la source des inégalités. Ce discours, nous l'avons vu, vaut pour les terres ; il vaut également pour l'industrie²³.

C'est dans le même esprit de condamnation politique illustrée par des exemples tirés de la vie quotidienne que le « Politecnico » présente à ses lecteurs deux autres régions du Mezzogiorno italien : la Lucanie²⁴ et la Sardaigne²⁵. L'approche journalistique est semblable à celle utilisée pour les Pouilles ou la Sicile. La recherche d'un discours totalisant se traduit par un balayage systématique de l'étude présentée : depuis un rapide historique de la région jusqu'à la proposition de solutions d'avenir, autour de la nécessaire réforme agraire, en passant par une description de la misère présente, toujours recommencée depuis des siècles.

Parfois, comme avec l'utilisation d'un texte de Verga sur la Sicile, le propos s'enrichit d'une dimension littéraire affichée. C'est le cas pour un reportage sur la Lucanie où le journal présente une poésie de Valery Larbaud écrite lors d'un séjour en Basilicate²⁶, ainsi que des poèmes en dialecte lucanien²⁷.

Mais ces détours par la littérature sont loin d'être systématiques. De manière générale, c'est l'aspect social et économique qui fonde l'essentiel des réflexions sur la question régionale, au point que le silence relatif sur la dimension culturelle du régionalisme pose problème. Deux raisons peuvent expliquer cette limite que le journal s'impose à lui-même : il y a d'abord la peur de tomber dans le piège du misérabilisme et de la condescendance bienveillante envers le petit peuple méridional ; ce que nous pourrions appeler « le complexe de Serao »²⁸. Le « Politecnico », nous l'avons vu, n'évite pas toujours ce travers malgré la vigilance de Vittorini ; il y a ensuite l'humilité de l'intellectuel face à un matériau brut, éclaté, multiple, qu'il entend reconstruire et ordonner en fonction d'un projet idéologique. De ce fait, il convient de suivre une approche rationnelle, en partant de données vérifiables. Or, la dimension culturelle échappe en partie à ce souci de pragmatisme. C'est pourquoi elle est sacrifiée très souvent au profit d'une analyse de type économique et politique.

Ce néo-positivisme²⁹ est récurrent dans les articles consacrés aux régions méridionales. Ainsi, dans l'article déjà cité (cf note 24) de Civis sur la Basilicate, la photo d'un paysage lucanien est-elle barrée en rouge de chiffres crus, comme la fiche signalétique d'une misère suffisamment éloquente pour ne pas devoir s'expliquer davantage :

Habitants : un demi-million
Émigrants : 200 000 en 40 ans

²³ Ainsi les attaques répétées contre les grands groupes industriels comme Fiat ou Montecatini, accusés d'avoir soutenu le fascisme. Ainsi la condamnation de « l'impérialisme américain », forme moderne et économique du colonialisme.

²⁴ « Basilicata, colonia di secondo grado » (n°27) par Civis (pseudonyme d'un journaliste non encore identifié à ce jour) ; « Passato e presente della Lucania », ibid, par Alberto Locavello.

²⁵ « Lettere da Cagliari » (n°38) par Salvatore Cambosu.

²⁶ « Centomani » (n°27, traduction de Leonardo Sinigalli).

²⁷ Ibid. Cet exemple est d'autant plus intéressant qu'il constitue une exception à la règle dominante du journal : le refus d'une exploitation folklorique de la réalité méridionale, fût-ce même sur le plan de son expression linguistique. Les réticences de Vittorini sur l'utilisation du dialecte sont connues et constantes : les dialectes sont « peu recommandables pour un développement moderne de la langue et de la littérature italienne (...) ils sont tous liés à une civilisation de fond paysan, imprégnés d'une morale à la fois paysanne et mercantile ; ils sont porteurs d'inertie, de résignation, de scepticisme » (à propos de l'écrivain Stefano D'Arrigo, « Il Menabò », n°3, 1961).

²⁸ La Serao de *Il ventre di Napoli* où la dénonciation de l'injustice est un cri qui ne produit aucun discours cohérent de substitution.

²⁹ Vittorini y reviendra dans *Le due tensioni*.

Analphabétisme : 46%
Malaria : plus de 10 000 cas par an

Plus qu'un long discours, le journal choisit la concision extrême pour présenter une des régions les plus pauvres du pays. Le corps de l'article ne fait que reprendre ces données initiales, en insistant sur la situation de déséquilibre chronique que connaît l'Italie. Le propos, pour la première et unique fois dans l'histoire du « Politecnico », se conclut par une allusion très nette à la future Constitution du pays. Elle devra prendre en compte la question régionale :

L'Italie n'est pas encore un seul pays. C'est un ensemble de pays. Et de pays entre lesquels existent les mêmes rapports qu'à l'intérieur d'un empire colonial. Il y a des régions, en Italie, qui sont, par rapport aux autres, comme des territoires coloniaux par rapport à la métropole (...). C'est ainsi qu'une région italienne se trouve en position de colonie par rapport à une troisième. C'est le cas de la Basilicate. La Constituante réussira-t-elle à faire de l'Italie un seul et même pays ? »³⁰

Cette découverte de la misère méridionale, largement attestée tout au long des numéros, s'accompagne d'un phénomène qui témoigne de la complexité du problème. On note en effet, à la lecture des différents articles, une sorte de culpabilité sourde au sein de l'équipe rédactionnelle, pour l'essentiel d'origine septentrionale.

Ce n'est bien sûr pas le cas de Vittorini, mais à aucun moment le directeur du « Politecnico » ne « profite » de son origine méridionale pour s'occuper de façon prioritaire de son île natale. Il y a chez lui un refus de sa « sicilianité » bien trop fréquent pour ne pas intriguer. Nous y voyons l'expression ambiguë du méridional « arrivé » qui, pour s'intégrer à sa nouvelle tribu, en accepte les règles, au détriment de ses propres origines culturelles³¹. Le retour de Vittorini à la Sicile sera tardif (*Les femmes de Messine*, œuvre sur laquelle l'auteur ne cessera de revenir de 1946 à 1964) et en aucun cas naturaliste ou même soucieuse de réalisme sociologique. À cet égard, *Conversation en Sicile* (1936), dont le simple titre pourrait laisser croire à un récit sur la Sicile, apparaît bien pour ce que Vittorini dit qu'il est : le fruit de « fureurs abstraites », situé « par hasard » en Sicile.

Le reste de l'équipe rédactionnelle, en revanche, est clairement septentrional d'origine ou de culture, issu en grande partie du groupe milanais de la maison Einaudi³². Les premières difficultés de coordination résolues, c'est par un intérêt envers « l'ailleurs » et « l'autrui » que vont se cimenter les diverses individualités du groupe journalistique, permanentes ou occasionnelles. Les ambitions de Vittorini sont d'ailleurs réelles et il organise un véritable réseau de correspondants méridionaux mais aussi étrangers³³.

Si le Sud de l'Italie est très présent dans les analyses du journal, les régions du Nord, par contre, sont peu étudiées. Trois d'entre elles seulement bénéficient d'une couverture comparable à celle concernant le Mezzogiorno. Il s'agit de l'Émilie³⁴, de la Ligurie³⁵, à deux

³⁰ Cette question est posée dans le numéro du 30 mars 1946. La réponse constitutionnelle n'interviendra qu'un an et demi plus tard. Elle sera positive sur le plan théorique : « La République, une et indivisible, reconnaît et promeut les régions et les dispositions spéciales concernant les régions » (articles 5, 114, 133) et insuffisante au niveau des applications.

³¹ C'est ainsi qu'il faut comprendre cette frénésie d'apprendre qui caractérise le jeune autodidacte arrivé à Florence et fréquentant, au début des années trente, l'élite littéraire, florentine, qui se retrouvait au café Le Giubbe Rosse : Montale, Bilenchi, Gadda, Pratolini etc.

³² La méfiance du « turinois » Pavese vis-à-vis du projet vittorinien est connue. C'est celle des « einaudiens » d'origine, face aux parvenus dirigés par Vittorini qui semblent à Pavese difficilement « einaudisables » et « piémontisables ».

³³ Deux pays étrangers sont surreprésentés. Il s'agit des États-Unis, à la fois modèle culturel et repoussoir politique, et de la France. Sans doute faut-il y voir la marque des intérêts réciproques de Vittorini et Fortini.

³⁴ « Emilia mezzadria a 60 e 40 » par Giuseppe Tortorella (n°17)

reprises, et du Haut-Adige³⁶. Les deux premières sont traitées sur un mode désormais classique : rapide présentation historique, analyse technique d'une injustice traquée dans sa réalité économique (pour l'Émilie, la répartition des produits de la métairie avec partage défavorable à celui qui a effectivement travaillé la terre ; pour la Ligurie, la ligne de partage étanche entre le bien-être de ceux qui vivent du tourisme, dans les métropoles, et ceux qui, dans les campagnes, survivent accrochés à leurs coteaux peu généreux) et solutions posées, comme pour la question méridionale, en termes politiques et sociaux : il faut donner la moitié de la récolte aux paysans émiliens, et non plus les 2/5^{ème}, car c'est le moyen de les motiver davantage et donc, à plus longue échéance, cela s'avère bénéfique pour tous, propriétaires compris ; il faut redistribuer une partie des profits issus du tourisme car c'est un acte de solidarité qui, en permettant d'équiper les cultivateurs ligures, augmentera le rendement des terres. Dans les deux cas, le recours à une organisation de type coopératif est préconisé.

L'article sur le Haut-Adige, en revanche, semble plus novateur dans son approche. La problématique se définit en effet comme étant essentiellement culturelle. Gaetano Viviani décrit l'affrontement de deux mondes issus d'un terreau culturel différent : les Tyroliens, qui ont soutenu Hitler pendant la guerre, souhaitent un rattachement à l'Autriche alors que les habitants de culture italienne, qui se sont engagés massivement dans les rangs de la Résistance, revendiquent leur appartenance à l'Italie. Ce problème de frontière se trouve d'ailleurs accentué par la répartition sociale des deux communautés. Les tyroliens sont plutôt paysans alors que les Italiens sont en majorité ouvriers. D'où la mise en place d'une géographie sociologique : plus on s'élève dans les montagnes, plus les gens sont pauvres, attachés à leurs traditions et soumis à l'emprise idéologique du clergé.

Ce type d'analyse, finalement assez rare dans le « Politecnico », tente donc une étude systématique des liens existant entre les lois de la culture et de l'économie. En tirant sur un des fils de la problématique régionale, c'est l'écheveau entier qui se déroule. Apparaît alors la question topique qui conditionne toute l'entreprise du journal : par où commencer ? Faut-il agir en priorité en aval, sur la misère économique, ou bien en amont, sur ce qui la rend possible et acceptée, à savoir une culture de la résignation qui se nourrit d'une richesse à double tranchant : la tradition ?

La question régionale est donc bien le point de départ d'une réflexion plus théorique sur les méfaits du capitalisme. La dimension documentaire, réelle dans certains articles, se prolonge en un discours plus général qui recouvre, telles des poupées gigognes, différentes strates d'interprétation. En ce sens, le choix du sujet traité n'est pertinent que comme amorce d'une réflexion destinée à le dépasser.

La question régionale devient alors un espace aux contours mouvants qui regroupe aussi bien des articles concernant certaines régions italiennes que d'autres sur des villages, des villes ou même des pays entiers. Tous illustrent une démarche analogue : le passage du microcosme au macrocosme qui s'effectue à travers la portée totalisante d'un discours circulaire.

Ainsi peut-on lire des reportages sur des grandes villes italiennes³⁷ dont la teneur et la philosophie sont, comme pour ceux dédiés aux régions, empreintes d'une idéologie de gauche intrinsèquement anticapitaliste.

Naples, par exemple, est présentée sans aucun de ses oripeaux folkloriques traditionnels. Ce n'est pas une ville nonchalante et résignée, explique Ghirelli, mais une cité travailleuse et volontaire, victime non d'un atavisme inéluctable, mais d'une corruption sociale identifiable

³⁵ « Liguria magra e ossuta » (n°10) et « Riviera di Ponente » (n°21) par Italo Calvino

³⁶ « Due popoli in Alto Adige » par Gaetano Viviani (n°24)

³⁷ « Napoli crede nella vita » par Tommaso Giglio et Alfonso Gatto (n°5) ; « Gli avvocati a Napoli » par Antonio Ghirelli (n°6) ; « Storia di una periferia : le borgate confino di Roma » par Giorgio Caproni (n°16) et « Viaggio fra gli esiliati di Roma » (n°22) par Giorgio Caproni

et pouvant donc être combattue. Le journaliste méridional critique d'ailleurs avec force une certaine condescendance qu'il perçoit dans le regard des intellectuels du Nord, et il regrette le contresens général dû à un amalgame coupable : la condamnation d'un peuple entier au nom de la corruption d'une classe sociale, certes symbolique mais finalement largement minoritaire et donc insuffisamment représentative : les avocats³⁸.

Cette bienveillance hautaine, il nous semble que Franco Fortini lui-même n'en soit pas totalement exempt lors de sa présentation d'une revue méridionale, « Sud », dont il juge « les poésies discutables, les articles parfois imprécis et pathétiques, les photographies tendancieuses ou déjà vues »³⁹. Curieux encouragement et cruelle allusion à ce « pathos » dont les intellectuels méridionaux semblent avoir tant de mal à se défaire, du moins aux yeux de leurs collègues du Nord.

On trouve, dans deux très beaux articles de Giorgio Caproni sur Rome, le même souci de montrer le vrai visage d'une ville écrasée par la représentation mythique que l'on s'en fait. La description documentaire des banlieues romaines permet à Caproni de mener une réflexion autour de ces concepts fondamentaux de l'histoire italienne que sont le centre et les marges⁴⁰, le lieu d'où part la décision et la périphérie proche (la banlieue) ou plus lointaine (la province) qui la subit. Pour Caproni, la vraie Rome est celle du peuple, c'est-à-dire la ville dépouillée de son cœur devenu, sous le fascisme, l'endroit des compromissions politiques. L'authenticité romaine a été repoussée vers les contours, dans ces faubourgs ouvriers et sous-prolétaires qui opposent leur convivialité et leur force à la rigueur bureaucratique des ministères et administrations du centre. Ainsi la ville porte-t-elle dans sa configuration même, par son plan urbain, les marques historiques d'une géographie sociale de l'injustice.

Cette présentation du petit peuple romain n'est pas sans risque, malgré le refus implicite de toute mythologie facile. Il existe, dans ce type d'articles, le danger de sombrer dans un populisme suspect. Caproni le perçoit probablement et l'évite par le recours systématique à une mise en perspective politique (c'est le fascisme qui est responsable de cette coupure de la ville en deux et non quelque inéluctable logique de l'histoire) ainsi que par une descente sans complaisance dans la réalité noire de ces quartiers marginaux.

C'est la fonction du second article de Caproni, ce « voyage parmi les exilés romains » qui est avant tout un voyage contre la bonne conscience bourgeoise et son désir de donner du peuple une représentation théorique, sans la moindre référence trop précise à sa sensation théorique, à sa misère. Tiburtino et Pietralata existent dans la culture collective comme quartiers de la misère et de la délinquance. Ils sont en réalité l'expression tragique d'une responsabilité historique, celle de la guerre qui a créé une masse de Romains ayant tout perdu et parqués après la Libération, évacués vers les périphéries, dans cet entre-deux de la marginalité.

Et c'est en ce sens que le problème des banlieues romaines rejoint la réflexion régionaliste. Tout est question de regard. Comme dans le cas du juif pour Sartre, ce qui va définir le prolétaire romain, mais aussi le méridional et, par extension, n'importe quel représentant d'un particularisme régional, c'est le regard que l'on va porter sur lui. Et c'est dans la conscience de l'existence de ce regard ainsi que dans la présence de ce « on » qui le porte, que peut se résumer toute la problématique régionaliste du « Politecnico ». Malgré les illusions

³⁸ Le discours de Ghirelli, en voulant éviter les clichés d'ordre esthétique (la Naples des « scugnizzi » et de Posillippo) reprend ceux d'une certaine littérature qui a été théorisée par Gramsci, dans laquelle la figure de l'avocat symbolise le traître à sa condition méridionale d'origine. Citons, parmi tant d'autres, les romans *Fontamara* (1933) d'Ignazio Silone et *Le terre del Sacramento* (1949) de Francesco Jovine.

³⁹ « Sur le Sud » par Franco Fortini (n°37)

⁴⁰ Discours que l'on retrouvera dans les romans « romains » de Pasolini dans les années 50, *Ragazzi di vita*, *Una vita violenta*. Au fond, la vie et l'œuvre de Pasolini peuvent s'interpréter comme une quête de la « marge ».

généreuses des premiers numéros du journal, il semble que jamais rien ne pourra abolir la médiation intellectuelle entre le journaliste, le penseur, et la réalité qu'il donne à lire et à méditer à son lecteur. Ce leurre de l'effacement total s'estompera dans le « Politecnico » de la fin.

On perçoit ce glissement progressif du propos et cette diminution des ambitions dans le passage entre la formule hebdomadaire et la présentation mensuelle. La tentation globalisante que nous avons plusieurs fois mentionnée laisse la place, dans les numéros du mensuel⁴¹, à une approche plus théorique, consciente de la modification inévitable qu'apporte sur l'objet étudié toute tentative de mise en réflexion, même entourée d'une exigence de fidélité à la réalité.

Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le journal, au moment d'entériner et de justifier son changement de formule, revient sur la question régionale. Vittorini, en sa qualité de directeur, et utilisant l'honnêteté autocritique que certains ont pris pour de l'inconstance et de l'incohérence, évoque certaines erreurs qui ont été commises :

Durant les mois qu'a duré le « Politecnico » hebdomadaire, nous avons essayé à plusieurs reprises de porter sur la page, plus que les couleurs, les problèmes du Sud (...). Maintenant que le « Politecnico » est devenu mensuel, nous entendons donner une plus large place aux problèmes méridionaux auxquels nous avons plusieurs fois fait allusion.⁴²

La constatation de Vittorini est double : n'en avoir pas fait assez, et il est vrai que d'un simple point de vue quantitatif, la part consacrée aux régions méridionales est réduite, surtout comparée aux grandes enquêtes sur les pays étrangers ; et n'avoir pas réussi le dosage entre la réflexion (« les problèmes du Sud ») et le document : « les couleurs ».

Le vœu de Vittorini ne sera pas tout à fait exaucé. Il convient de noter toutefois l'instauration d'une rubrique régulière intitulée « Pays et problèmes » dont la tonalité d'ensemble cherche à concilier reportage et analyse. Il s'agit d'enquêtes illustrées d'exemples concrets débouchant sur une prise de position politique. Mais on note en même temps l'apparition d'un scepticisme voilé, qui ne se limite d'ailleurs pas à la question régionale, quant à la finalité réelle d'une analyse pointilliste des problèmes.

Le reportage technique devient alors compte rendu intimiste ; la neutralité de la description scientifique se transforme en une écriture qui revendique ses ambitions littéraires. Nous avons parlé d'Ugo Vittorini décrivant les Pouilles dans une prose très inspirée par celle de son frère. Plus significatif encore apparaît l'article de Vasco Pratolini sur Florence⁴³. Le propos, de malapartienne résonance, cherche à évoquer une « toscanité » dont Pratolini se sent proche et qui lui sert à expliquer les splendeurs et misères d'une ville qui a, tour à tour, soutenu le fascisme et combattu dans la Résistance. Le caractère insulaire de cet article qui mêle un ton distancié, ironique, et des accents réalistes, entre le morceau de bravoure littéraire et le document, ne sera pas repris dans le « Politecnico ». Le journal disparaît de façon prématurée mais prévisible au même moment⁴⁴. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que c'est justement

⁴¹ A partir du n°30, juin 1946

⁴² n°29

⁴³ « Cronache fiorentine 20° secolo », n°39

⁴⁴ Le dernier numéro date du mois de décembre 1947. Sur la mort du « Politecnico » et les raisons profondes de cette disparition, nous renvoyons à la bibliographie indiquée (note 1). Rappelons juste que la revue est tombée sous le double assaut conjugué du PCI qui, au fil de la polémique entre Togliatti et Vittorini, avait fini par délégitimer l'entreprise vittorinienne, et de graves problèmes financiers dont les rédacteurs font souvent part aux lecteurs. Ajoutons à ces causes structurelles l'irritation accrue que suscite Vittorini au sein de l'intelligentsia italienne (encore vive aujourd'hui) et que résume bien Fortini : « J'ai toujours eu l'impression [il parle de l'antipathie du milieu culturel et universitaire pour Vittorini] qu'il s'agit d'une méfiance vis-à-vis de l'autodidacte qui n'était pas seulement de nature politique. Au fond « l'idée qui prévalait était que Vittorini

par un texte hybride, relevant du mélange des genres, prose journalistique et littéraire, que s'achève le discours régional (sur la Toscane) du « Politecnico », comme si, en cette fin d'année 1947, le temps des vérités uniques était révolu.

Comme tous les grands problèmes abordés par le « Politecnico », la question régionale demeure donc en suspens, privée de conclusion, éminemment ouverte. À l'heure du bilan, incomplet, tronqué en raison même de cette fin subite, il reste l'impression d'un matériau riche, en prise avec les grandes interrogations du moment, mais incapable de s'organiser en un projet cohérent. Mais peut-être est-ce cette absence de projet qui constitue le véritable projet du « Politecnico ».

L'expérience du journal correspond en effet à cette période de liberté retrouvée durant laquelle, par réaction à la négation de la parole qui caractérise les vingt années de pouvoir fasciste, le discours surgit comme un cri, irrationnel mais nécessaire. Ce cri se modulera et deviendra parole plus construite lors du passage à la publication mensuelle. Restent posés les jalons d'une problématique régionale dont les contours sont hésitants, fluctuants (absence de définition de l'entité régionale, va-et-vient entre le quartier et le pays entier), mais ces doutes sont la conséquence de la volonté constante du journal de remettre tout à plat, d'indiquer clairement les responsabilités du fascisme, du capitalisme agraire, de l'idéalisme, avant d'essayer de proposer une solution cohérente.

Lorsque, dès 1948, le temps des utopies semble dépassé, remplacé par celui de réalisme politique, le « Politecnico » n'a plus de raison d'être. La question régionale, toujours aussi emblématique, a reçu une reconnaissance officielle par le truchement de la Constitution. Vittorini a cessé de crier et son silence, entrecoupé d'éclairs retentissants, imprime sa cohérence à l'œuvre à venir. « J'ai trop pris goût au silence » écrit-il à Romano Bilenchi⁴⁵. Plus que de renoncement total, il convient de parler de réduction des sujets d'intérêt. L'orchestre polyphonique que fut le « Politecnico » est devenu la répétition lancinante de quelques notes limitées.

Vittorini reviendra à sa façon sur la question régionale, mais sans la volonté globalisante qui caractérise le journal des années 45-47. Il le fera plus humblement, à travers le prisme d'une problématique plus intime et plus personnelle : la question du rapport entre une technique en mouvement et l'immobilisme culturel d'une société paysanne abandonnée à ses traditions. C'est bien là le thème obsédant de ses récits inachevés des années 50, *Les femmes de Messine* et *Les villes du monde*. La question régionale, et en particulier méridionale, n'est plus alors le point de départ d'une analyse prospective et universelle mais le signe d'une réflexion en devenir, non aboutie, sur les propres origines de Vittorini.

À partir de là, toute son œuvre journalistique, littéraire et même éditoriale peut être lue comme la tentative de concilier les deux pôles contradictoires entre lesquels évolue Vittorini, l'introspection et la connaissance du monde.

D'une certaine manière, le « Politecnico » est l'exemple le plus net, même s'il est étendu à une dimension collective, de cette « intégration manquée » dont parle Italo Calvino⁴⁶, celle entre l'intellectuel « embourgeoisé » par son goût pour l'autobiographisme, et la réalité sociale qu'il veut décrire, au prix illusoire d'un effacement de sa présence réflexive.

La question régionale est un exemple de cet échec et elle doit rejoindre les autres couples oppositionnels (réalisme/idéalisme, innocence/culpabilité) autour desquels s'organise le

représentait l'à-peu-près (...). Vittorini eut mauvaise réputation même parmi les militants et bon nombre d'hommes de lettre. Il fut toujours traité en parvenu de la littérature ». Tiré de « Il Politecnico, un discorso aperto » in « Libri Nuovi », a. VIII, n°1, janvier 1976.

⁴⁵ Lettre à Bilenchi, avril 1948, in *Gli anni del Politecnico*, Einaudi, 1977. Vittorini écrit cette lettre pour proposer à Bilenchi de le remplacer à la tête d'un nouveau « Politecnico ». Le projet n'aboutira pas.

⁴⁶ In *Il midollo del leone*, « Paragone », 1955

discours général du « Politecnico ». La rage d'englober dans un même anathème l'histoire récente et la culture plus ancienne qui l'a nourrie ne débouche sur aucune issue dialectiquement conciliante.

Reste un grand thème dans la culture italienne des années 40 qui, des premières traductions des œuvres américaines par Pavese et Vittorini, à la grande aventure du néo-réalisme, occupe une position centrale. Sur la question régionale s'est cristallisée la grande contradiction des intellectuels italiens antifascistes : vouloir concilier le respect de la réalité des différences et le mythe d'une unité générale et sans failles. Le « Politecnico » symbolise ce pari impossible et c'est en cela qu'il est l'expression la plus fidèle de la culture italienne de l'après-guerre.